

enlever une femme, être jaloux, colère même, provoquer un rival, ce sont là des états d'âme ou des actes qui émeuvent toujours le public. Il est bien plus difficile d'y arriver en représentant un personnage un peu subtil et indécis, qui reste un pur théoricien de la passion et de la vie, sorte de raisonneur exaspéré qui va jusqu'à intervenir dans la vie des autres à la façon d'un médecin indiscret qui donnerait à des malades des consultations qu'on ne lui demande pas. Si on va bien au fond des choses, le personnage ne se fait accepter que par le prodigieux tour de main de Dumas, et aussi, par l'espèce de correction opérée par lui au caractère de son héros, qu'il a soumis à la loi commune en le faisant, vers la fin de la pièce, devenir un amoureux qui s'occupe, enfin, de ses propres affaires.

De ces observations il résulte que M. Henry Mayer n'a eu que plus de mérite à réussir. Il a joué de Ryons d'autre façon que M. Worms, soit de parti pris, soit tout naturellement par suite de la différence des âges et des qualités physiques des deux comédiens qui se succédaient dans le rôle. M. Worms donnait l'impression d'un homme qui a éprouvé la passion pour son compte, qui a derrière lui on ne sait quel passé mystérieux et qui ne s'est fait pompier, si on me permet cette façon de dire, qu'après avoir eu sa propre maison incendiée. J'ignore absolument si cette façon de poser le personnage, qui ne ressort pas du texte, avait été dans la conception de Dumas et si — ce qui est bien possible — il avait entrevu cet ironique presque misogynne comme un blessé de la vie amoureuse, que ses propres blessures avaient fait bon et compatissant sous un masque d'ironie. Ceci, d'ailleurs, s'explique, mais ne s'impose pas. Ce que M. Henry Mayer a surtout exprimé et mis en relief, c'est le caractère original d'un philosophe mondain, observateur et qui dirait volontiers, comme le dit un grand sceptique, qu'il vit et agit par curiosité, — curiosité à laquelle se mêle tout de même une pointe de bonté nécessaire à faire accepter ses indiscretions de conduite. Le personnage étant ainsi conçu, M. Henry Mayer l'a joué d'une façon charmante, et ce début ne peut que confirmer l'approbation que nous fîmes tous de son entrée à la Comédie-Française. A ce propos, je ne suis pas fâché de pouvoir dire que si la Comédie a passé par une ou deux petites aventures fâcheuses et dont il ne faudrait pas exagérer l'importance, elle nous donne, avec *l'Ami des femmes*, des plus grands rôles aux rôles simplement épisodiques, une interprétation de premier ordre et qui est la perfection même.

Henry Fouquier.

Opéra-Comique : *Le Légataire universel*, opéra-comique en trois actes, d'après Regnard; poème de MM. Jules Adenis et Lionel Bonnemère, musique de M. Georges Pfeiffer.

Le Légataire universel ne me semble pas un bon sujet d'opéra-comique. D'abord, il est toujours périlleux et inutile de déranger une œuvre à laquelle l'auteur a donné sa forme définitive. On n'obtient ainsi, généralement, qu'une médiocre copie, et mieux vaut mille fois créer que copier. Puis, la pièce de Regnard n'est pas gaie par elle-même. On n'y parle que de maladie, de mort, d'enterrement et d'héritage; on n'y voit triompher que les plus mauvaises passions : l'amour de l'argent, le goût de la duperie. C'est par la langue, si fermée, si précise, si colorée, si vive, si amusante, en un mot, qu'elle fait rire et nous n'en trouvons trace dans les treize morceaux que MM. Jules Adenis et Lionel Bonnemère ont écrits pour leur musicien, se servant d'ailleurs du texte primitif là où ils ne voulaient pas que l'on chantât, ce qui produit de singulières disparates. Enfin, il y a dans *le Légataire universel*, la marque d'un esprit d'observation, — ne dit-on point qu'une aventure véritable l'inspira — le témoignage d'une étude des caractères, étude très « poussée » et souvent cruelle, qui ne s'accordent guère avec la façon dont les compositeurs d'opéras-comiques comprennent habituellement le théâtre. J'aurais donc préféré pour M. Georges Pfeiffer que son choix se portât sur un autre sujet, mais je me garde d'insister. Il a attendu très longtemps la représentation d'hier. A quoi servirait de gâter par des chicanes le plaisir qu'il a dû en éprouver? — Car elle a bien marché, au demeurant, et l'on a plus d'une fois applaudi. — Après *l'Enclume*, un petit acte qui, en 1884, obtint à la

salle Favart quelque succès, il fit recevoir là un drame lyrique important que l'on répéta durant des mois et des mois, raconte-t-on, et que la clôture annuelle empêcha de jouer. Le même ennui a failli lui arriver cette saison, puisque, de retard en retard, de remise en remise son *Légataire universel* n'a pu passer que tout juste huit jours avant la fermeture obligatoire de la scène sur laquelle il se réjouit sans doute de le voir enfin paraître. La partition que nous venons d'entendre existait déjà, je crois, quand il fut question du drame lyrique si fâcheusement abandonné. Elle date de cette lointaine époque où Poise, se rappelant la réussite du *Médecin malgré lui*, de Gounod, mit à la mode, avec *l'Amour médecin*, qui plut beaucoup également, les adaptations musicales de nos comédies classiques. *Les Folies amoureuses*, de M. Emile Pessard, montrèrent nettement le danger de pareilles tentatives et nul n'osa, depuis lors, s'y risquer. M. Georges Pfeiffer a conçu son ouvrage selon la manière en honneur à ce moment-là et aujourd'hui périmée. Ses airs, romances, couplets, duos, trios, quatuors et quintettes — il y a le quatuor du fils posthume, le quintette du testament, celui de la léthargie — à défaut de grande verve, de vif éclat, ont du mouvement et de la légèreté. Ils sont consciencieusement écrits et gentiment instrumentés, et je dois dire que M. Luigini, par la délicatesse avec laquelle il conduit son orchestre, contribue beaucoup à l'effet qu'ils produisent. Les rôles principaux trouvent d'excellents interprètes en M. Périer, plein de fantaisie dans les travestissements de Crispin; Mlles de Craponne et Eyreams, MM. Carbonne, Grivot et Mesmaecker. Le spectacle est réglé le mieux du monde et l'image de Regnard reste souriante... De quoi pourraient donc se plaindre les auteurs?

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES

Spectacles de la semaine :

A l'Opéra, lundi, *Lohengrin*; mercredi, *Aïda*; vendredi, *Roméo et Juliette*.

— A la Comédie-Française : Lundi et mercredi, *l'Ami des femmes*; mardi, *Tartuffe*, *les Tenailles*; jeudi, *le Bonheur qui passe*, *l'Ecole des femmes*, *Gringoire*; vendredi, *Horace et Lydie*, *le Monde où l'on s'ennuie*; samedi, *l'Etrangère*.

— A l'Opéra-Comique (dernière semaine de la saison) : lundi, *Mignon*; mardi, jeudi et samedi, *la Navarraise* (Mme de Nuovina), *le Légataire universel*, *la Sœur de Jocrisse*; mercredi, *Lakmé*, *les Noces de Jeannette*; vendredi, *Mignon*.

Aujourd'hui :

Au Conservatoire, de six heures à minuit, mise en loges pour l'harmonie (femmes), fugue.

Nous avons demandé à nos principaux auteurs leur bagage pour la saison prochaine, à quelles œuvres ils travaillaient et quelles étaient celles qu'ils possédaient en chantier.

Avec une entière bonne grâce, tous s'arrachant un instant aux béatitudes de la villégiature, ont bien voulu nous répondre et cela va former un bien intéressant tableau de la production dramatique actuelle.

Nous commençons aujourd'hui la publication des lettres qui nous sont parvenues et nous continuerons quotidiennement à enregistrer les réponses dont nous possédons déjà la plus grande partie.

A tout seigneur, tout honneur. Au président de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques :

« Marly.

» Mon cher Delilia,

» Pas d'autre nouveauté que *les Barbares* à l'Opéra.

» Dites-le — mais sans m'imprimer.

» Amitiés.

« Victorien SARDOU. »

Ce n'est pas nous qui avons imprimé. Là est notre excuse.

23, avenue du Bois-de-Boulogne.

« Mon cher confrère,

» En réponse à la question que vous avez bien voulu m'adresser, j'ai le plaisir de vous faire savoir que la Comédie-Française doit représenter au début de la saison prochaine, ma pièce en deux actes, *l'Enigme*.

» Bien cordiale poignée de main.

« PAUL HERVIEU. »

Château-des-Marmoussets,
La Queue-en-Brie (Seine-et-Oise).
Emerainville (5 kil.)

« Mon cher confrère,

» J'achève en ce moment une comédie en